

Le cercle de l'immondice. Post-face anthropologique

Colette Pétonnet

▶ **To cite this version:**

Colette Pétonnet. Le cercle de l'immondice. Post-face anthropologique. Les Annales de la Recherche Urbaine, 1992, 53 ("Le génie du propre", Anne Querrien dir.), pp.109-111. halshs-00004510v2

HAL Id: halshs-00004510
https://shs.hal.science/halshs-00004510v2

Submitted on 30 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE CERCLE DE L'IMMONDICE. POSTFACE ANTHROPOLOGIQUE

Colette Pétonnet (LAU UPR34)

Référence de publication : *Les annales de la recherche urbaine*, n° 53 (Le génie du propre, présenté par Anne Querrien[*]), pp. 109-111, 1991. ISSN 0180930X

Résumé

Les déchets permettent aux archéologues de reconstituer les civilisations enfouies. La civilisation technicienne les fait rejeter toujours plus loin. Cette évacuation est une dimension de la sécurité urbaine. Face à l'assaut de la propreté la ville se transforme en quasi appartement. Mais les pratiques de propreté changent ; c'est un champ d'innovation technique fortement sollicité par la situation actuelle.

De mémoire d'homme il n'y eut que Job pour vivre sur son fumier, ce qui ne l'empêchait pas de glorifier Dieu, évitant ainsi la déchéance suprême que suggère le fumier. Pas plus que l'animal l'homme ne vit sur son fumier. Voués à la servitude de l'excrément, l'un et l'autre s'en écartent sauf quand la captivité impose à l'un et l'autre cette proximité. Mais, depuis le début de l'aventure humaine, les hommes se distinguent des animaux par une production d'autres déchets, débris et résidus de leur activité industrieuse, auxquels ils sont liés par nature et dont ils gèrent l'évacuation nécessaire. Depuis des temps immémoriaux, ils gardent libre d'immondices la place où ils se tiennent, dorment ou réfléchissent, au centre de la case, et rejettent ceux-ci, en cercle, autour de leur habitat. Des chasseurs du paléolithique supérieur, on ne saurait rien quant à leur art de vivre si l'on n'avait trouvé qu'un outillage de silex dont l'emmanchement est perdu. Mais des débris de lames autour de l'enclume, les cendres du foyer compactées à une portée de bras vers l'avant, et les os des gibiers, tranchés pour en extraire la moelle, rejetés en arrière, ont permis aux préhistoriens de reconstituer le nombre, la disposition, la taille et la forme – circulaire – des tentes. Alors que les outils n'indiquent qu'un certain degré de civilisation matérielle, seules, comme une ironie du temps, les poubelles des Magdaléniens livrent un début de lecture de leur organisation.

Ce ne sont plus les os, si lents à disparaître, qui nous encombrent désormais, car il y a belle lurette qu'on les réutilise, réduits en poudre et carbonisés. Tant que la terre était peu peuplée, tant que les tribus étaient nomades, ces restes dérisoires comptaient peu dans l'espace sauvage. Mais *l'homo faber* sédentarisé s'est vite aperçu que toute innovation technique – l'emploi de la force animale par exemple – engendrait un accroissement des déchets, que toute augmentation de population avait le même effet, et que cette responsabilité demandait, soit de réutiliser une partie des ordures pour en réduire le volume, soit d'agrandir le cercle en les portant plus loin, hors de vue et de nez. Les deux systèmes coexistèrent un peu partout sans doute. Que les ordures soient livrées aux bêtes sauvages et aux champs, aux confins du village, comme en Inde, ou que le crottin soit ramassé et que les coquilles d'huîtres, broyées sous les roues des charrettes, soient picorées par les poules avant que la pluie entraîne le reste à la rivière, comme en France, tant que la vie fut agricole et la campagne proche, la terre absorba. L'économie rurale, économie de subsistance, recyclait tous les restes sans guère laisser de résidu.

Toute concentration urbaine posa, au contraire, immédiatement problème, car dans l'espace restreint des maisons accolées le cercle du dépôt domestique touche inévitablement le voisin. Les

[*] Le numéro comprend également un article de Denis Guigo, « Sisiphe dans la ville », pp.47-58.

archives sont remplies de plaintes contre les infiltrations et les stagnations nauséabondes venues du voisinage. Où vider les cendres du foyer, les entrailles du poulet et le pot de chambre, sinon dans le seul espace non approprié, celui de la rue ? Pour l'habitant, à cette époque, l'absence de confort ne provient pas du manque de baignoire mais de l'impossibilité de se délivrer efficacement de ses ordures excrémentielles et ménagères. Pour les édiles responsables, laisser celles-ci dans la rue, devenue impraticable, revient à accepter que la communauté vive presque dessus, ce qui est indigne de la condition humaine. Il faut les porter hors les murs, garder libre d'immondices l'espace collectif. Le problème se complique en outre du poids des déchets de la consommation communautaire. Que faire des carcasses et du sang des abattoirs ? On les jettera à la rivière dans l'eau salvatrice du courant qui les emportera au loin. Car les accumulations putrides sont dangereuses, qui attirent mouches et rats. Quant aux ordures domestiques, dont l'accroissement de population augmente régulièrement le volume, elles feront l'objet d'une organisation collective : chaque tas individuel, déposé devant chez soi, sera ramassé par le tombereau municipal, lui-même vidé par les préposés. Au fur et à mesure de l'avancement des techniques, la ville est de mieux en mieux nettoyée, balayée, tandis qu'au-delà des murs ou des portes s'élargit le cercle de ses immondices. Les historiens nous ont largement conté la corvée des tinettes, les miasmes et la pestilence des champs d'épandage. Le problème reste entier. L'urbanisation croît, les cercles se rejoignent. Il faut recycler, réduire, « contrôler les décharges », sous peine d'empuantir les bourgs voisins.

Mais cette responsabilité n'incombe pas au citadin. Il en est déchargé par les spécialistes et les techniciens. Il n'a d'autre tâche que de déposer son tas devant sa porte, du même geste ancestral – presque ontologique – auquel ne change rien le sac ni la poubelle. Et il s'en acquitte parce que c'est sa seule façon de maîtriser ses déchets, même si c'est le gardien qui sort les conteneurs, comme il s'en acquittera, même s'il lui faut deux boîtes, quand le tri à la source sera décidé. Le passage de la benne d'ébouage fait partie de ses habitudes rassurantes.

Dans la grande ville moderne le système organisationnel, amélioré au cours des siècles et techniquement perfectionné par les ingénieurs, fonctionne désormais parfaitement. Quel Parisien en tirant la chasse d'eau pense un instant au réseau collecteur, à la délivrance du tout-à-l'égout ? Les usines retraitent les eaux usées, les incinérateurs brûlent les déchets et leurs gaz sont dépoussiérés. En sous-sol comme en surface, la machine se charge des manipulations dégoûtantes. Malgré leur volume croissant et leur nature changeante, nous sommes venus à bout des ordures domestiques. Pourtant, à survoler à basse altitude l'estuaire de la Seine, précisément couleur d'égout, on peut se demander si le cercle est rompu ou seulement hors de vue. Par ailleurs il existe toujours des décharges sauvages, au coin d'une rue, au pied d'un immeuble, à la campagne, et des exemples de fonctionnements grippés montrent la fragilité de nos victoires. A cet égard, il est intéressant de rapprocher la saleté de certaines villes du Tiers Monde où le système occidental a été plaqué sans le lent mûrissement qui a caractérisé son histoire, et celle de l'Arlequin grenoblois, habitat futuriste où une technique de pointe aspire, compacte, et expédie les déchets comme par magie, à l'insu des habitants qui jettent alors des détritus par les fenêtres. Dans les deux cas les nouveaux systèmes ont troublé les habitudes, fait disparaître les formes anciennes, ou primaires, d'organisation du nettoiement, brisé la responsabilité, créé le désarroi. Plutôt que d'éprouver de la déception, mieux vaut comprendre que, lorsque le désarroi survient, l'ordure réapparaît. L'ordure est aussi un langage, celui des pulsions archaïques, de l'agressivité. Ce n'est donc pas étonnant qu'elle se manifeste, sous différentes formes, à la fois là où l'urbanisation galopante a provoqué nombre de déséquilibres et sur les murs des villes qui prétendaient rester propres, comme une insulte à leur fierté.

La ville occidentale est propre parce que cet univers artificiel, lieu par excellence de la domestication du temps et de l'espace, de la lumière et des saisons, est tendu depuis des siècles par l'effort de parfaire la maîtrise de la nature. Ont été successivement chassés l'eau stagnante, la boue, la neige et la poussière, les animaux et les déchets, vaincus le froid et la nuit. La ville est « verte » de sa végétation enclose, fleurie, chauffée, éclairée, et chaque jour toilettée par les jets d'eau à haute pression, les souffleuses, les aspirateurs et les balayeuses motorisées. Que signifie, dès lors,

cette insistance des édiles à prôner sa propreté, à la souhaiter plus grande encore ? Faudra-t-il savonner l'asphalte, aller jusqu'à l'asepsie, ou nettoyer continûment comme dans les aéroports ? L'injonction concerne plutôt le contrôle toujours plus puissant des affects : de la saleté émise par les voitures on ne parle guère. Par contre les chiens de compagnie sont devenus intolérables, sauf à persuader les maîtres, par pression médiatique, de ramasser leurs déjections ; quant à la nourriture industrialisée qui se consomme de plus en plus dans la rue, il conviendra de s'interdire le geste libérateur de jeter remballage en marchant. Tout se passe comme si l'espace urbain se rétrécissait aux dimensions de l'appartement (d'où la souillarde a disparu), du chez soi gardé net de toute souillure. Et s'attarder sur la propreté des villes, résolue en principe, sinon dans l'absolu, c'est peut-être comprendre que rien n'est définitif mais surtout ne pas voir que le problème s'est déplacé, élargi une fois de plus : ne pas désinfecter les rivières, tolérer les décharges au milieu des clairières, revient à vivre de nouveau trop près des immondices. Il n'y a plus d'espace sauvage ni à l'intérieur ni à l'extérieur de la cité.

Chaque innovation, comme aux temps anciens, produit de nouveaux déchets. A chaque âge se repose dans les mêmes termes l'éternelle question, avec plus d'acuité et à une autre échelle, celle des nations désormais et déjà celle du globe, exigeant une organisation collective plus vaste et compliquée. L'électricité a supprimé la cendre des foyers, mais où mettre les déchets industriels, où mettre les déchets nucléaires ? Six mille tonnes par-ci, par-là, que l'on s'efforce d'enfouir sous terre et sous la mer et qui seront intacts dans quelques millénaires, comme les os de jadis, mais, ironie du temps, sans avoir rien perdu de leur toxicité.

A la menace d'être encerclé par ses ordures, l'homme a répondu de toute éternité, maigre une efficacité temporaire. Il n'y a pas de raisons pour que, aux étapes prochaines, non sans quelques ratés, des solutions nouvelles ne soient pas inventées, puisque cette nécessité s'inscrit dans la nature humaine.

Rétro-publication en Archives ouvertes de Colette Pétonnet
http://elianedaphy.org/rubrique.php3?id_rubrique=18
Eliane Daphy, membre fondateur du LAU
Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain (IIAC EHESS/CNRS)
eliane.daphy@ehess.fr